

LE RAPPORT A L'AUTRE, LE DIFFERENT

Nous vivons dans le monde, en nous ou à côté de nous, mais nous n'avons pas encore conçu qu'il y a une partie du monde que nous voyons ou que nous ne voyons pas et dans laquelle nous devons tous entrer, c'est-à-dire dans laquelle nous devons mettre en rapport nos différences sans que ces différences entraînent une catastrophe. Ces différences en nous et pour nous signalent la beauté du monde.¹

24

Dans cette dernière partie, on mettra en lien le mot sauvage à celui d'*humain*. C'est qui le sauvage ? Le rapport binaire qui se formule par un eux/nous, voire un toi/moi, nous amènera à la question du rapport à l'*autre* et à celle de la rencontre. Sachant que si l'*autre* est le différent, il faut oser retourner la situation. Est-ce que la pédagogie est un espace pour oser ce retournement ? Et comment est-ce que la pratique artistique trouve sa place dans cette démarche ?

CG



¹ Edouard Glissant, *L'imaginaire des langues*

SE PRENDRE

AU JEU

Initiant des collaborations dans le cadre scolaire qui permettent à des enfants ou adolescent-es primo-arrivant-es de vivre la rencontre avec un-e artiste, Pierre de Lune a construit l'année scolaire passée un projet d'ateliers avec l'asbl Tchäi.

Tchäi est une structure pédagogique et psychosociale pour les jeunes en exil. Ni scolaire, ni extrascolaire, cet atelier s'est inventé sur mesure avec le danseur et chorégraphe Yassin Mrabtifi. On retrouve son témoignage ainsi que ceux de Pernelle Taquet et Gary Vargas de Tchäi ainsi que celui d'Hélène Hocquet de Pierre de Lune.

Hors cadre

Se demander comment aborder l'accès à la culture, comment s'adresser à tous en faisant attention aux spécificités du territoire bruxellois, ouvrir les portes des lieux en souhaitant la bienvenue à ceux qui n'ont pas l'habitude de l'entendre, créer un espace des possibles, tout ça fait partie du travail général de Pierre de Lune et de ses missions explique Hélène Hocquet. Il y a une certaine sensibilité pour des questions sociales et de fait une vigilance à faire une place à ceux qui seraient en marge parce que primo-arrivants,

porteurs de handicap ou dits fragilisés. Du côté de Tchäi, l'envie était de permettre aux jeunes de vivre le même parcours que celui que PDL propose aux adolescents scolarisés. S'ils ne le sont pas ou l'ont très peu été, s'ils ne rentrent dans aucun cadre, pourquoi n'auraient-ils pas le droit de vivre toute la trajectoire que nous proposons habituellement ?

Tchäi, plus précisément

*Tchäi naît du constat que pour une série de jeunes, l'école peut être difficilement accessible et praticable. Elle peut ne pas faire sens dans leurs parcours pour une série de raisons : santé mentale, analphabétisme, difficultés de vie... Cette toute jeune structure qui voit le jour en 2018 ne se considère pas comme une alternative à l'école, mais un lieu d'affiliation, un temps d'accroche pour des adolescent-es en exil. Elle entend par *en exil*, des personnes qui n'ont pas encore trouvé de chez soi physique ou psychologique.*

Nous nous adressons à des jeunes qui n'ont aucune accroche institutionnelle, qui sont désaffiliés, explique Gary Vargas, non pas parce qu'ils le veulent, mais parce qu'ils n'arrivent pas à accrocher à quelque chose. Ce sont des jeunes qui cherchent à s'invisibiliser, à cacher leurs difficultés. Ils restent souvent en communauté dans le meilleur des cas ou tout à fait isolés, dans la rue, en errance... Chaque jeune qui arrive amène un profil, des difficultés, des ressources différentes et nous questionne sur ce qu'on fait, sur notre approche. C'est un processus pour eux et un processus pour nous aussi.

Tchäi propose des ateliers collectifs d'alphabétisation, un travail manuel, des découvertes métiers, des pratiques artistiques, des activités socio-thérapeutiques et un suivi psycho-social sur mesure. On y aborde aussi les codes sociaux, le rapport à la difficulté, à l'effort...

Rester assis sur une chaise par exemple, ça n'est pas si évident. Trouver un sens à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture non plus, parce qu'à 15 ans, si on s'est débrouillé sans ça, on ne trouve pas forcément un sens à l'apprendre. On travaille aussi le rapport à l'adulte, à l'institution. Nous cherchons à faire entendre qu'elle peut aussi être bienveillante. Leurs expériences institutionnelles ont été parfois très violentes

sans que l'institution elle-même ne s'en rende compte, laissant parfois des traumatismes assez ancrés.

Leur existence et leur expérience ne sont pas reconnues, poursuit Pernelle Taquet. Ce sont des jeunes qu'on ne comptabilise pas et qui sont parfois niés par l'administration pour qui ils n'existent pas.

A contrario à Tchäi, l'équipe parle d'accueil inconditionnel, en mettant les besoins des jeunes au centre, demandant à chacun-e disponibilité, adaptation et la capacité de se décentrer.

Se décentrer, ça veut dire que je vais prendre mes distances avec mon cadre de référence et m'ouvrir à un autre cadre que je ne connais pas et dont je n'ai aucune notion. Je vais avoir une attitude d'ouverture par rapport à tout ce que le jeune peut m'amener, à ce qui peut arriver. Mais ce qui va se passer peut avoir pour lui un tout autre sens en fonction de son propre cadre et être interprété différemment. Certain-e-s n'ont pas accès à notre société, ne regardent pas nécessairement le journal parlé, les séries, par exemple, et n'ont pas accès à nos codes sociaux et à notre culture, même populaire.

Le contenu du projet

Le projet, imaginé avec la complicité de Yassin Mrabtifi, est de créer un parcours reposant sur des ateliers de danse, ponctués de sorties dans des lieux culturels dont le KVS – lieu familial à l'artiste – pour les visiter, rencontrer des compagnies en répétition, voir des spectacles pour permettre aux jeunes de se créer des repères et voir naître peut-être en eux l'envie de monter sur scène.

Pour la temporalité, l'idée est de coopérer une année voire plus, avec éventuellement, la perspective d'aboutir à une création. Se donner le temps est une des données importantes du projet, d'autant que chacun-e est conscient-e que le groupe sera mouvant, qu'il faudra faire avec les présences au jour le jour et les inscriptions en cours de route...

Finalement, en fonction des agendas parfois très pleins et des complications liées au Covid les rencontres ne se feront que sur 6 séances.

Retour sur le parcours de Yassin Mrabtifi

Yassin Mrabtifi navigue très jeune dans le monde du Hip-hop. *Beaucoup de choses se passent dans cette culture, surtout dans les années 90*, raconte-t-il. *Elle est très riche, très underground et porte une histoire de résistance qui lui donne beaucoup de force. Sa philosophie est celle du cercle, de l'échange. Celui qui vient au milieu a besoin de l'énergie de ceux qui sont autour, pour l'élever.*

Il pratique la boxe qui devient un moteur, une dynamique de sa gestuelle et de ses chorégraphies. La danse orientale elle aussi l'a nourri, notamment quand petit garçon il pouvait vivre l'expérience des mariages marocains du côté des femmes. *C'était pour moi le temps de l'innocence. Je voyais mes sœurs se transformer en princesses la nuit. Je regardais ça avec passion. Il y a aussi dans la danse l'esprit du cercle. Celui qui rentre au milieu, tout le monde lui donne de la lumière.*

Il n'accroche pas à l'école, du moins dans le système scolaire d'avant, très vieux jeu, très raciste aussi. Il commence assez tôt à fréquenter les maisons de quartier et le tissu associatif bruxellois où il travaillera par après. *Travailler dans les quartiers, avec des jeunes difficiles à Bruxelles, c'était vraiment mon truc. C'est là aussi qu'on était le plus facilement dirigé en tant qu'artiste. On va souvent contacter une personne pour travailler avec des groupes d'une même origine. Ce sont des malades qui existent encore, mais, je pense qu'avec le temps les choses pourront changer. Dans l'atelier Tchäï, j'ai travaillé avec des jeunes qui ne sont pas d'ici. Le hasard fait que certains mots, certains dialectes passaient et qu'on arrivait à trouver des mots communs. Mais culturellement ça n'est pas la même chose. En même temps, ça fonctionnait assez bien, parce qu'ils pouvaient se projeter.*

Du jeu au mouvement

Fort de son parcours et de ses expériences qui l'ont amené à danser pour Wim Vandekeybus ou à développer des projets participatifs avec Seppe Baeyens, Yassin a acquis de nombreux outils. Un bagage précieux pour partager différentes approches du mouvement.

Pour commencer l'atelier, je prévois un sas d'entrée, avec une flexibilité très grande. Je propose des jeux. C'est à travers eux qu'on apprend, qu'on se rencontre. Quand on a eu un parcours compliqué, qu'on n'a pas eu la chance de jouer au bon moment dans sa jeunesse ou dans son enfance, il faut retrouver

des manières de le faire. C'est ce qu'il y a de plus spontané et ça procure du plaisir. Durant l'atelier je reste très souple et réagis en fonction de ce qui se passe. Après, tout dépend de ce qu'on veut mettre en priorité. Est-ce qu'on est là pour faire de la danse ? Est-ce qu'on privilégie la rencontre ? Pour moi, l'objectif était que les jeunes trouvent les médiums dans lesquels ils puissent trouver du plaisir à s'émanciper. Il y avait plein d'urgences et de besoins différents dans le groupe, en fonction du niveau d'intégration, de la qualité de vie, de la connaissance du français. On sentait parfois une détresse chez certain·e·s et un manque de confiance, parfois un besoin de beaucoup d'attention ou simplement l'envie de bouger. J'ai fait le choix de n'obliger personne. J'invitais à venir sans faire sentir de pression. La satisfaction pour moi n'était pas de voir du mouvement mais la qualité de l'échange, quand l'autre veut bien croire une minute à ce que tu proposes. Y croire c'est l'accepter pour soi.

Tu dis danse ?

Le mot danse a été mal reçu par les jeunes, poursuit Yassin. Le groupe était très masculin. Les garçons avaient des préconçus. Alors je suis passé par d'autres approches. Je pense qu'on ne peut pas utiliser le mot danse. On va l'occulter et faire des ateliers variés où les corps sont tout le temps en mouvement.

Le mot danse, poursuit Héléne Hocquet, c'est toujours un mot qui fait peur. Chacun a sa représentation de la danse. Ces jeunes, je ne sais pas quelle expérience ils en ont dans leurs pratiques culturelles et communautaires. Qu'est-ce qu'ils projettent sur ce mot ? On a tous un imaginaire qui fait qu'on peut avoir des réticences, qu'on n'est peut-être pas tout à fait à l'aise avec son corps. La danse... effectivement il vaut mieux éviter ce mot. (Sourire)

Mais au-delà du mot, pour Pernille Taquet, elle permet de découvrir autre chose, des choses inaccessibles qui permettent de vivre ses émotions, de les exprimer autrement. *C'est un bon outil pour ces jeunes justement qui ont du mal à parler. Ça leur a permis aussi d'être dans un autre rapport à nous, adultes, et nous avec eux. Après, ce sont des petites fenêtres qu'on ouvre. Parfois ça mène à quelque chose, parfois pas tout de suite, parfois à rien. C'est parfois après 3 mois qu'ils vont dire quelque chose, parfois plus tard encore.*

Ce qui se poursuit

L'atelier est passé par beaucoup de questions. Il y a celle de la place pour une pratique artistique dans l'urgence et les difficultés de la vie de ces mineur·es. Mais c'est sur celle de la rencontre qu'on pourrait terminer. La notion de projection a été formulée par Yassin. *Qu'est-ce qu'on projette de soi sur l'autre ? Quel est l'endroit où nous serons définitivement différent·es ? Et entre ces deux choses, comment se tisse la relation ?*

C'est la question du commun qu'il faut se poser, conclut Héléne. Quel est le plus petit commun qui va nous permettre de nous rassembler et de nous rencontrer ? Avec les jeunes de Tchäï, on a essayé de partager un minimum de repères pour pouvoir être ensemble. Ça peut être des choses qui nous semblent à priori très simples mais qui parfois deviennent une vraie bataille, comme se mettre en cercle en début d'atelier pour se dire bonjour et refaire le cercle pour se dire au revoir. Le minimum prend parfois du temps. Il ne faut pas oublier que chez les primo-arrivants, certains sont en rejet parce qu'ils n'ont pas envie d'être là. Ils préféreraient être dans leur pays avec leurs amis, leur famille, leurs codes... Du jour au lendemain tu arrives en Belgique, tu ne l'as pas choisi, tu ne sais pas toujours pourquoi tu es là, si tu vas rester et pour combien de temps. Cette situation on l'a très bien vue avec l'arrivée des Ukrainiens. Dans certaines classes, les enfants et les ados qui sont arrivés ont participé aux projets artistiques qui étaient déjà lancés. Certains se sont trouvés une place rapidement. D'autres n'ont pas du tout participé parce qu'ils étaient en rejet. Il fallait accepter ce rejet, laisser le temps. Mais souvent ce qui se passe est magnifique : les yeux qui pétillent, les sourires sur le visage qui sans mot te disent le plaisir d'être là et de vivre cette expérience. Et parfois, comme à Tchäï, tu entends un jeune qui te dit que l'atelier lui a fait du bien. Et là, la rencontre avec l'artiste prend toute sa force. Un point de rencontre a été créé. Claire Gatineau

RE



Images de l'atelier de danse

Photos © Pierre de Lune

NON MONTRER
L'AUTRE